

**IL NE FAUT POINT PARLER CORDE
DEVANT UN PENDU.**

EPISODE DE SAINT-CLOUD.

PROVERBE ANECDOTIQUE (1806). A

ACTEURS.

NAPOLÉON.

JOSÉPHINE.

LE PRINCE DE BADEN.

MONSIEUR D'ALIGRE.

CAMBACÈRES.

CAULAINCOURT, Duc de Vicence.

Un Chambellan de l'Empereur.

Première Dame pour accompagner Joséphine.

Seconde Dame et troisième Dame.

La scène se passe à Saint-Cloud en 1806.

**IL NE FAUT POINT PARLER CORDE
DEVANT UN PENDU.**

—
EPISODE DE SAINT-CLOUD.

Le cabinet intérieur de Napoléon.

SCÈNE I^{re}.

NAPOLÉON, JOSÉPHINE.

NAPOLÉON.

Et bien! Joséphine! que devient donc cette mystérieuse négociation dont vous êtes chargée?

JOSÉPHINE.

Je m'en occupe assidûment.

NAPOLÉON:

Et ce n'est pas dix fois fini? j'aurais dû m'en douter. Il y a tant de plaisir à compliquer l'affaire la plus simple par du caquetage! vos pimbèches du faubourg St-Germain sur lesquelles vous prétendez avoir tant d'influence, se délectent à

croire vous tenir la dragée haute; et vous souffrez cela?

JOSÉPHINE.

Vous me faites l'honneur de me croire plus patiente et plus ingénue que je ne le suis, car j'ai la certitude des difficultés qui se rencontrent.

NAPOLÉON.

Des difficultés? c'est curieux! des difficultés! Eh! mais, j'ai fait contracter des alliances de têtes couronnées, en dix fois moins de temps.

JOSÉPHINE.

C'est que le canon ne peut rien contre le cœur d'un père.

NAPOLÉON.

Oh! oh! du sentiment, maintenant! ne dirait-on pas que je veux faire de M. d'Aligre un autre Abraham ou un autre Idoménée? A propos, vous qui savez, (tout ce qu'on peut se dispenser de savoir,) qu'est-ce donc au juste que cette famille d'Aligré, dont le nom fatigue si fort mes oreilles depuis quelque temps?

JOSÉPHINE.

Elle appartient à la plus haute et à la plus ancienne magistrature.

NAPOLÉON.

Oui, oui, c'est cela! Magistrature, Parlement, Robin, Collet-monté, c'est tout un; mais nous ne sommes plus au temps des remontrances.

JOSEPHINE.

Sire, vous admettez au moins encore les remontrances paternelles!

NAPOLÉON.

C'est selon! pourvu qu'elles ne durent pas trop long-temps, et celles-ci commencent à me lasser. Le fat! je lui fais l'honneur de penser à lui et il compte cela pour rien! n'est-ce donc rien que d'occuper une place dans un cerveau où il n'y a jamais de vide? Je veux marier sa fille, n'est-ce pas lui rendre service? Et tandis que tant et de si hauts personnages me supplient humblement de les marier, je prévient M. le Président au Parlement, et M. le Président au Parlement n'est pas fier et reconnaissant!

JOSEPHINE.

Qui a dit cela?

NAPOLÉON.

Ne rien dire c'est pire qu'avoir dit. En vérité,

Joséphine, parce que je fais patte de velours il ne faut pas qu'ils aillent croire que j'ai abdiqué mes griffes! M. le Président au Parlement faire avec moi le cruel! N'a-t-il donc jamais vu dans mes antichambres toutes les Altesses Sérénissimes qui les encomrent en attendant mes gracieuses volontés? Cette pruderie de M. le Président au Parlement devient comique, très-comique.... Je veux bien l'envisager de ce côté-là.... Molière eut fait une scène charmante de M. le Président au Parlement, se faisant prier; tandis qu'aujourd'hui même, j'attends dans une heure, le prince héréditaire de Baden, qui vient me supplier de lui accorder votre nièce ou plutôt me remercier de l'avoir obtenue. Mais M. le Président! M. le Président, c'est différent! il y faut des mitaines! c'est fort drôle; mais c'est égal, je m'y entèterai; je l'ai voulu. Aussi, dussé-je dire, je le veux.....

JOSÉPHINE.

Bonaparte, mon ami! c'est ce que vous vous garderez de faire; vous n'irez pas si mal à propos prendre un vernis de tyran pour donner trop de jeu à vos ennemis.

NAPOLEON.

Je ne suis pas tyran, je n'y entendrai rien. Mais pourquoi ne comprend-on pas ma volonté? me prendrait-on pour un auteur de vaudevilles, ne pouvant se passer de faire des mariages, parce que cela termine sa pièce et faisant son passe-temps d'en arranger? Vous, Joséphine, vous pensez bien que pour m'immiscer à de telles puérités, il faut qu'elles se rattachent à quelque idée vaste et collective, comme celle d'agglomérer les grandes fortunes autour de mon trône. Avez-vous cru que pour les beaux yeux d'une petite pécore de seize ans, je daignais prendre le souci de la marier?

JOSEPHINE.

Non, sans doute, mon ami; mais cette idée si puérile et si secondaire pour vous, est une idée fort principale pour mademoiselle d'Aligre et pour son père.

NAPOLEON.

Avant tout, l'intérêt de l'état.

JOSEPHINE.

Mon ami, le premier intérêt de l'état c'est l'équité.

NAPOLÉON.

... Vous aurez pris cela à votre madame de Genlis, depuis que vous la lisez vous devenez idéologue, songe-creux. Croyez-vous me seconder ainsi? Moi, qui fait tout pour votre famille et qui vient encore d'applanir tant d'obstacles contre l'union de votre nièce Stéphanie et du grand-duc héréditaire de Baden!

JOSÉPHINE.

De vous à moi, Bonaparte, ce n'est donc pas lui qui l'a demandée?

NAPOLÉON.

Ne savez-vous pas comme ils demandent tous, le pistolet à la gorge? Que m'importe? l'effet n'en est pas moins produit. Et quand l'arbre aura pris racines, on ne demandera pas comment il aura été planté. La volonté du grand-duc est une volonté insinuée, recommandée, prescrite, que sais-je? à présent elle est devenue sienne.

JOSÉPHINE.

On dit qu'il est?...

NAPOLÉON.

Blond, blanc, grand, tout Allemand.

JOSEPHINE.

Et quant à l'esprit?

NAPOLEON.

Il n'y faut pas compter.

JOSEPHINE.

Si cette chère Stéphanie, si aimable, n'allait pas être heureuse!...

NAPOLEON.

Que dites-vous donc? elle sera princesse.

JOSEPHINE.

Ah!

NAPOLEON.

Le chaume et mon berger! cela ne vaut-il pas bien mieux? Est-on si mal, si mal à son aise sur un trône? Qu'en dis-tu, Joséphine?

JOSEPHINE.

Un trône avec Napoléon, c'est le premier lot de l'univers!

NAPOLEON.

Embrasse-moi!

JOSEPHINE.

Mais Stéphanie n'aura épousé ni l'homme de son choix ni l'idole du monde.

NAPOLÉON.

Mais elle aura épousé une Altesse sérénissime et cela deviendra très-mélodieux à son oreille. Et les diamants! et les perles! et les révérences! Bah! bah! d'ailleurs cela m'a coûté plus d'une démarche. A travers tout cela n'y avait-il pas des parents russes qui ne trouvaient pas la chose de leur goût?

JOSEPHINE.

Toujours l'article de la mésalliance?

NAPOLÉON.

Oui, d'abord.

JOSEPHINE.

Eh quoi de plus! Stéphanie est accomplie. Qu'est-ce encore? Tu ne me dis pas tout?

NAPOLÉON.

A quoi bon?

JOSEPHINE.

J'ai deviné.

NAPOLÉON.

C'est ton talent!

JOSÉPHINE.

N'est-ce pas encore cette affaire d'Eteinheim?

NAPOLÉON.

Quand cela serait? de quoi se mêlent-ils? m'ont-ils demandé conseil pour étrangler Paul I^{er}?

JOSÉPHINE.

Ah! mon ami, déride ton front et reprends ton aimable sourire. Je crois qu'on annonce.

NAPOLÉON.

Décidément je parlerai moi-même à M. d'Aligre, je le ferai venir.

SCÈNE II.

NAPOLÉON, JOSÉPHINE, Un Chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Son Altesse sérénissime, monseigneur le prince grand-duc héréditaire de Baden, vient d'arriver d'Allemagne et attend les ordres de votre Majesté impériale.

NAPOLÉON.

Que le prince soit introduit sur-le-champ selon l'étiquette due à son rang.

(Le Chambellan sort.)

NAPOLÉON.

Allons, Joséphine, faites feu de toutes vos grâces impériales.

JOSÉPHINE.

Le recevrai-je en prince ou en neveu?

NAPOLÉON.

Un peu de l'un, un peu de l'autre. Il a une sœur czarine, je ne sais combien de parents sur des trônes. Ainsi, vous pouvez être bonne princesse sans aucun risque de vous compromettre. Du reste, cela sort de la coque et n'a jamais rien vu.

JOSÉPHINE.

Vous avez froissé ma chersque en m'embrasant.

NAPOLÉON.

Cela peut arriver à toutes les têtes couronnées.

JOSÉPHINE.

Aussi suis-je loin de m'en plaindre....

SCÈNE III.

NAPOLÉON, JOSÉPHINE, LE PRINCE DE BADEN.

LE PRINCE, se jetant aux pieds de Napoléon et saisissant sa main.

Ah! Sire! Sire!..

NAPOLÉON.

Relevez-vous, Prince, vous n'êtes pas un accusé.

LE PRINCE.

Quelle faveur! quelle grâce! quelle grâce, Sire! Mon choix est aussi infini, comme l'éternité!

NAPOLÉON.

Je suis sensible aux témoignages de votre Altesse sérénissime.

LE PRINCE.

Moi, petit prince, m'allier si prochainement avec la plus grosse potentate dans l'univers!

NAPOLÉON.

Ce n'est pas précisément avec ma famille que

votre Altesse sérénissime contracte alliance, mais avec celle de l'impératrice.

LE PRINCE.

Ça m'est égal! je serai toujours un alliage à la plus grosse potentate dans l'unifers!

NAPOLÉON.

Vous épouserez une princesse charmante.

LE PRINCE.

C'est égal!

NAPOLÉON.

Pas tout-à-fait. La princesse est comblée de talents.

LE PRINCE.

C'est égal!

NAPOLÉON.

Son cœur est aimant et sensible.

LE PRINCE.

Ça m'est égal! ça m'est égal! pourfu que j'appartiëne à la plus grosse potentate dans l'unifers.

NAPOLÉON.

J'ai déjà dit à votre Altesse sérénissime que

c'est surtout à l'impératrice que vous serez redevable de votre bonheur, puisqu'elle a bien voulu vous accorder sa nièce, ainsi, remerciez...

LE PRINCE.

O la plus sublime, la plus majestueuse et la plus vénérable des tantes!...

NAPOLÉON.

C'est assez, c'est assez; la vénération était même superflue.

JOSEPHINE.

Je m'estimerai heureuse du bonheur que j'aurai pu procurer à votre Altesse sérénissime. La princesse Stéphanie...

LE PRINCE.

Laissons cela, laissons cela, c'est une pakatelle si la plus grosse potentate dans l'univers...

NAPOLÉON.

Vous ne connaissez point Paris?

LE PRINCE.

Comme l'enfant qui vient de naître.

NAPOLÉON.

Ce n'est pourtant pas au bureau des nourrices

que je compte vous mener, mais vous viendrez avec moi au spectacle. (A Joséphine.) Que donne-t-on à l'Opéra?

JOSÉPHINE.

Ce n'est pas son jour.

NAPOLÉON.

Talma joue-t-il?

JOSÉPHINE.

Pas ce soir.

NAPOLÉON.

Eh bien! j'irai à Feydeau.

LE PRINCE.

Partout où j'accompagnerai la plus grosse potentate dans l'univers, je serai sûr d'y trouver la gloire!

NAPOLÉON.

Oh! pour de la gloire, je ne vous en promets pas ce soir; mais je vous promets de la musique. Partons.

(Il sort avec le Prince.)

SCÈNE IV.

JOSEPHINE, Dames pour accompagner.

JOSEPHINE.

Quoique penchée sur mon métier de tapisserie je n'aperçois pas moins, mesdames, que vous chuchotez ensemble. Pourquoi cela? pourquoi, vous ayant donné l'exemple de la confiance, suis-je frustrée de la réciprocité? Une part me revient dans votre causerie et je la réclame; à moins que je ne sois le sujet de votre entretien...

TOUTES LES DAMES.

Oh! Madame!

JOSEPHINE.

Pas ici du moins! et je ne pense pas non plus que vous songiez à vous égayer sur le compte de *la plus grosse potentate dans l'univers*, mais je ne répondrais pas que celui dont il est accompagné....

LES DAMES.

Mais, Madame....

JOSEPHINE.

La scène a été assez passablement burlesque pour que l'envie d'en rire en soit au moins tolérée. Ainsi, permis à vous, mesdames! quant à moi, c'est différent; j'en ai le cœur navré! Je ne m'accoutume pas à l'idée d'avoir vu dans ce prince, le mari de cette charmante Stéphanie; non pas tant que je sois épouvantée de sa nullité et de sa gaucherie; je suis bien plus effrayée surtout, de son abnégation de toute dignité et des indices de sa profonde duplicité.

PREMIÈRE DAME.

Quoi! Madame, Votre Majesté pourrait-elle croire que le prince n'est pas aussi touché qu'il paraît l'être de s'unir par les liens du sang à une proche parente de Votre Majesté?

JOSEPHINE.

Eh! oui, madame, je me permets un doute; car je cherche à retrouver au fond de cet excès d'obséquiosité, l'orgueil germanique si bien enraciné dans le cœur des princes allemands. Voulez-vous que je me persuade que le descendant d'Etichon, duc d'Alsace, trouve son ambition sur-

passée en s'unissant à la maison de Beauharnais? Non, mesdames, mes illusions ne vont pas jusqu'à ce point là! L'orgueil réduit au silence souffre, plie, dissimule, mais ne s'éteint pas. Qu'il se taise, cela se conçoit! mais qu'il s'abaisse aux genuflexions de la servilité, c'est trop! c'est imiter le serpent qui rampe jusqu'à l'occasion de se relever pour lancer son venin. Que voulez-vous? malgré moi, cela m'épouvante! Et tandis que l'empereur semble accepter tout cela comme hommage d'une emphase boursoufflée, moi, je crains d'y découvrir le tribut éphémère de la peur et de l'astuce livrant des arrhes perfides sur l'avenir. Il me semble que tous ces princes, que la France reçoit comme amis, comme auxiliaires, ont calculé avec justesse, que pour éviter la serre du vautour, il est habile de se réfugier sous son aile jusqu'à l'instant où on peut s'en échapper. Alors... car enfin, mesdames, on ne chérit point qui nous humilie, et tout au contraire, l'orgueil blessé prépare les haines les plus dangereuses!... Mais vous ne croyez pas cela, mesdames. C'est peut-être du radotage? Il m'est permis, puisque je suis grand'mère. C'est peut-

être plus encore, c'est de l'imprudencé ; car l'empereur peut le savoir....

SECONDE DAME.

O ciel! madame, y aurait-il ici une seule bouche qui pût être suspecte à Votre Majesté?

JOSÉPHINE.

Eh! madame, que l'empereur sache ce que j'ai dit, j'y consens de bon cœur! que m'importe comment lui parvienne la vérité même à mes dépens, pourvu qu'elle lui soit utile. Mais, dites-moi, là, un peu franchement (malgré que nous ne soyons qu'entre femmes), serait-il une d'entre vous, mesdames, qui enviât le sort de la princesse Stéphanie?

PREMIÈRE DAME.

Comment, Madame, devenir Altesse sérénissime?

SECONDE DAME.

La princesse aura le malheur de quitter Votre Majesté.

JOSÉPHINE.

L'observation est fort aimable. Mais ajoutons-y la France, qu'il faut aussi compter pour quelque chose.

PREMIÈRE DAME.

La princesse à Carlsruhe, on sera si peu éloigné....

JOSÉPHINE.

Par les toises; mais par les usages?

SECONDE DAME.

La perspective de devenir souveraine!

PREMIÈRE DAME.

D'avoir une cour, des palais, des préséances partout!

TROISIÈME DAME.

Et quand ce serait se sacrifier! on prend bien quelquefois un banquier; on peut bien se donner à un prince!

JOSÉPHINE.

Et si le prince ne vous aime pas?

TROISIÈME DAME.

Il vous respecte.

JOSÉPHINE.

A vingt ans c'est bien froid!

TROISIÈME DAME.

Les hommages compensent tout.

JOSÉPHINE.

Ah! madame, vous êtes née pour la cour! Il est probable, mesdames, que vous avez raison, car je ne vois ici que moi, qui plains ma nièce.

SECONDE DAME.

Les Allemands sont si bons!

PREMIÈRE DAME.

Une Française en fait ce qu'elle veut.

TROISIÈME DAME.

La princesse Stéphanie est si aimable!

JOSÉPHINE.

Trop pour sa destinée. Je voudrais qu'elle pût laisser à Paris les trois quarts de son esprit et surtout de sa sensibilité.

SECONDE DAME.

A la vérité, à quoi sert l'esprit en province, et en Allemagne encore!

PREMIÈRE DAME.

Mais, qui empêchera la princesse de donner des concerts.

TROISIÈME DAME:

Des bals!

PREMIÈRE DAME.

De jouer des proverbes, des charades, la comédie!...

SECONDE DAME.

Oh! son rang....

PREMIÈRE DAME.

N'a-t-on pas de petits appartements ?

SECONDE DAME.

A Carlsruhe on peut avoir les modes presqu'en même temps que Paris.

JOSÉPHINE.

Allons! vous me consolez. Il y a de la vérité dans tout ce que vous dites. Stéphanie n'est peut-être pas aussi sacrifiée que je le craignais; et pourvu que son Allemand ne soit pas jaloux....

PREMIÈRE DAME.

Ce n'est pas la maladie du pays.

JOSÉPHINE.

Non; mais les Français l'ont un peu inoculée partout. Du reste, mesdames, il serait pourtant mieux que ceci demeurât entre nous, car l'empereur appellerait cela des commérages, et vous seriez plus compromises que moi.

TOUTES.

Ab! Madame, ma discrétion n'est-elle pas aussi inviolable que mon dévouement à Votre Majesté?

SCÈNE V.

NAPOLÉON SEUL.

(Il lit un papier.)

Bavarde et cachoteuse, c'est là son type! oui, dans les deux rapports qui m'ont été envoyés ce matin, je reconnais bien l'impératrice et ses caquetages! Quelle effusion de cœur, à je ne sais quel propos! et à qui? et pour faire du pathos, me comparer à un vautour! Cette fleur de rhétorique est assez inconvenante! un vautour! oh! madame Bonaparte! Chacun des deux rapports mentionne vautour, et pourquoi cela? parce que sa majesté impériale est choquée que le prince que j'ai mandé pour épouser sa nièce soit un sot. La belle merveille! pourquoi ne serait-il pas sot, dès qu'il est prince? au contraire, c'est presque de rigueur; car j'établis arithmétiquement que puis-

qu'il est prince, il y a à parier un nombre infini qu'il est sot. Le calcul est simple. Sur un million d'hommes on doit présumer, en bonne statistique, qu'il y a neuf cent quatre-vingt dix-neuf mille neuf cents et quelques sots. Dans ce million d'hommes, combien peut-on compter de princes? Deux, trois, quatre, tout au plus! maintenant il est facile de calculer l'infiniment petit nombre de chances qui restent pour que le prince se trouve parmi les gens de bon sens, au lieu de se trouver parmi les sots?

Ainsi donc, de quoi se plaint l'impératrice? de ce que j'en ai pas gagné un quine pour sa nièce? J'en ai peut-être gagné plus d'un dans ma vie, mais pas à ce jeu-là! Puisqu'il fallait un prince à Stéphanie, où donc en aurais-je trouvé parmi les hommes d'esprit? Est-ce parmi les têtes couronnées? Ah! madame l'impératrice! ne vous plaignez pas, elles sont bien comme elles sont. Si le nombre des sots s'y trouvait moindre d'un seul, ma besogne en serait plus difficile, et qui sait même si nous serions où nous sommes? d'ailleurs récapitulons. En Angleterre, un roi extravagant et un régent,

pourceau d'Épicure; en Autriche et en Prusse, deux hommes selon l'arithmétique; en Espagne et en Portugal, un peu moins que cela; en Russie, un beau Céladon, plus occupé de son miroir que de ses états; et dans le Fretin? ma foi, dans le Fretin royal, la chance, la chance, et partout la grande chance! On aurait donc moulé, tout exprès pour mademoiselle Stéphanie, un prince hors de ligne? Allons, la prétention est absurde et le grand-duc est tel qu'on devait l'attendre.

Il lui faudra seulement quelques leçons de Gardel ou de La Haye pour lui apprendre à faire les courbettes un peu moins pliées, car les siennes m'embarrassent moi-même; moi qui ne me pique pas d'être modeste et qui suis fait aux flagorne-ries comme les chevaux à leur avoine. L'impératrice appelle cela de la duplicité! eh non! c'est tout bonnement de la peur. Je ne leur en demande pas davantage. Pourquoi m'aimeraient-ils? Ma position de géant les rend nains, eux qui se croyaient nés géants! cela les humilie; outre cela je les rançonne bien un peu de temps en temps, et l'envie de rire ne prend pas au souverain, non

plus qu'au marchand qui perd. Ainsi, me craindre... oui... m'aimer, c'est trop exiger d'eux! Moi, vivant et régnaut, il faut qu'on me craigne! Moi, mort et enterré, on m'adorera!

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, Un Chambellan.

LE CHAMBELLAN.

M. d'Aligre, chambellan de son Altesse impériale Madame la princesse Caroline Grande-Duchesse de Berg, s'est rendu aux ordres de Votre Majesté.

NAPOLÉON.

M. d'Aligre, dites-vous?

LE CHAMBELLAN.

Oui, Sire, M. d'Aligre.

NAPOLÉON.

Ah! ah! M. d'Aligre!... Eh bien! qu'il soit introduit.

(Le Chambellan sort.)

NAPOLÉON, seul.

De que c'est que notre pauvre organisation humaine ! de moi à moi je crois en vérité que je suis embarrassé. Ferai-je de la puissance ? ferai-je de la diplomatie ? De la puissance, ce serait dépense de prodigue. De la diplomatie avec le chambellan de ma sœur ? Cet homme à résistance me gêne, m'entrave, me fatigue. Cela se rencontre si peu ! moi je n'aime que les résistances qu'on brise et non pas celles qu'on louvoie !

(On introduit M. d'Aligre.)

SCÈNE VII.

NAPOLÉON, MONSIEUR D'ALIGRE.

NAPOLÉON.

Monsieur d'Aligre, les salons vous nommeront ce soir Ministre, quand ils apprendront que vous avez été mandé dans mon cabinet.

M. D'ALIGRE.

C'est qu'ils seront tout aussi surpris que je le suis de m'y trouver.

NAPOLÉON.

Bah! vraiment vous n'avez aucune prévision?
Je vous demande de la franchise.

M. D'ALIGRE.

Sire, elle est mon premier devoir auprès de
Votre Majesté et je le remplirai; car, selon moi,
la plus grande preuve de respect envers son sou-
verain est de ne lui dire que la vérité.

NAPOLÉON.

Bien! très-bien! et j'y compte; d'autant plus
que je vous ai donné spontanément des marques
de ma bienveillance.

M. D'ALIGRE.

En effet, Votre Majesté a daigné me nommer
Chambellan de son Altesse impériale madame la
Grande-Duchesse de Berg, sans même que je
l'aie aucunement sollicité.

NAPOLÉON.

Voilà un remerciement qui sent un peu son fau-
bourg St-Germain. Je devine que l'honorable
poste n'est pas précisément selon votre goût! Il
est assujétissant, minutieux, frivole, j'en con-

viens; mais qui voulez-vous que je place auprès de ces jeunes princesses? des étourdis qui les compromettraient? des gens sans consistance qui leur ôteraient de la considération au lieu de leur en apporter? Aurait-on pu me le conseiller? j'en appelle à votre sincérité. Je m'explique bien tout ce que vous ne pouvez pas me dire et tout ce que vous pensez; mais je ne dois négliger aucun moyen de consolidation et il faut que de façon ou d'autre, ceux qui ont les matériaux pour consolider, coopèrent à mon œuvre! Cela posé, vous avez peut-être sur le cœur quelques paires de souliers blancs portées dans votre poche? mais vous, monsieur d'Aligre, vous vous êtes dit, sans doute, qu'en se prêtant aux caprices d'une jolie femme, un chevalier Français ne déchoit jamais de son rang!

M. D'ALIGRE.

Sire, j'ai peine à concevoir qu'un épisode aussi imperceptible ne soit pas demeuré inconnu à Votre Majesté?

NAPOLÉON.

J'en sais bien d'autres! rien ne m'échappe! je

ne néglige rien. Je me dis qu'une piqure de ver inaperçue, a quelquefois causé un grand désastre. Votre service est-il fort assidu?

M. D'ALIGRE.

Sire, mon exactitude est scrupuleuse.

NAPOLÉON.

Je n'entends point que vous soyez esclave; vous avez d'autres devoirs plus importants encore que ceux de l'étiquette, car votre présence est souvent réclamée par le soin de vos immenses propriétés, puisque vous êtes l'un des plus grands propriétaires de France, monsieur d'Aligre!

M. D'ALIGRE.

Du moins ma fortune est au soleil.

NAPOLÉON.

C'est celle dont je fais cas, car je n'estime pas les capitalistes; ce sont les tartuffes de l'opulence.

M. D'ALIGRE.

Oui, Sire, mais les impôts?

NAPOLÉON.

Tout impôt est juste dès qu'il est proportionnel. Celui qui reçoit beaucoup du sol doit contri-

buer beaucoup à ses moyens de prospérité. Il n'y a que dans les états misérablement gouvernés où l'impôt soit léger. On ne fait de grandes choses que par de grands sacrifices, et l'or qui ne circule pas est comme l'eau sans écoulement qui corrompt la contrée qu'elle aurait fécondée. Combien payez-vous d'impôts?

M. D'ALIGRE.

Mais....

NAPOLÉON.

Allons!.... n'allez-vous pas vous faire prier? Je ne suis pas répartiteur et ne vous prépare ni contribution ni emprunt. D'ailleurs, ce secret-là serait celui de la comédie!

M. D'ALIGRE.

Mes impôts s'élèvent à soixante et quinze mille francs.

NAPOLÉON.

Je vous en félicite. Il est beau de se dire que l'on est pour une aussi forte part dans les ressources de la patrie! Savez-vous bien que votre budget est presque celui d'une petite principauté d'Allemagne? et combien avez-vous d'enfants?

M. D'ALIGRE.

Une fille.

NAPOLÉON.

Une fille unique? alors c'est un superbe parti! au reste, je le savais, et déjà je me suis étonné que vous n'avez pas pensé à l'établir.

M. D'ALIGRE.

Elle est si jeune!

NAPOLÉON.

J'aime qu'on se marie de bonne heure.

M. D'ALIGRE.

Mais le choix de ma fille....

NAPOLÉON.

Son choix, Monsieur d'Aligre, que dites-vous donc là? quoi, vous auriez le projet de laisser votre fille se décider d'après son choix?

M. D'ALIGRE.

En le dirigeant.

NAPOLÉON.

Quelle idéologie! comment! lui souhaiteriez-vous un mariage d'amour? Mais, de moi à vous qui avons les cheveux gris, un mariage d'inclina-

tion est le calcul le plus niais qu'on puisse faire! c'est le premier terme d'une progression descendante; car la première illusion s'en allant le lendemain des noces, les autres suivent jour par jour, et à la fin de l'année le dernier terme de la progression est le dégoût.

M. D'ALIGRE.

Sire, je me suis marié selon mon cœur et j'ai été heureux! peu de temps à la vérité.

NAPOLÉON.

Vous êtes veuf et alors vous avez beau jeu de parler de votre bonheur; presque tous les veufs en sont là. C'est la chronique bannale des veuves. Si une pièce nouvelle est interrompue au second acte, on dit toujours qu'elle aurait réussi. Mais laissons de côté les chimères et parlons-sensément. Quelle dot aura votre fille?

M. D'ALIGRE.

Sire, à peu près trois millions.

NAPOLÉON.

Trois millions! je la marie! elle est mariée.

M. D'ALIGRE.

Votre Majesté traite le mariage comme elle traite la victoire!

NAPOLÉON.

J'ai ce qu'il vous faut.

M. D'ALIGRE.

J'aurai l'honneur de faire observer à Votre Majesté....

NAPOLÉON.

Quoi! que me ferez-vous observer? vous ne m'avez pas entendu. Les objections suivent du moins les propositions et ne les précèdent pas. Si l'homme que je vous choisis est (selon que vous le dites dans votre argot du faubourg St-Germain) un homme de la Vieille-Roche, qu'aurez-vous à dire à cela?

M. D'ALIGRE.

Mais....

NAPOLÉON.

S'il est riche, puissant, titré, dans ma haute faveur?

M. D'ALIGRE.

Sire!....

NAPOLÉON.

Et si, pour ce qui regarde votre fille, il est

jeune, aimable, bien fait, galant, qu'y aura-t-il à répondre?

M. D'ALIGRE.

Votre Majesté...

NAPOLÉON.

Et si, pour tout trancher en un mot, cet homme c'est Caulaincourt, le duc de Vicence.

M. D'ALIGRE.

Sire, je ne puis disposer de ma fille.

NAPOLÉON.

Et de quoi donc disposerez-vous?... Mais voilà trop de biais! ma proposition ne vous surprend point à l'improviste et s'il faut que je vous dise, je suis même étonné du peu d'empressement que vous avez mis à vous y conformer.

M. D'ALIGRE.

Sire, c'est que très-malheureusement, ma fille et moi nous ne pouvons l'agréer.

NAPOLÉON.

Monsieur, vous m'avez dit très-positivement que mademoiselle d'Aligre n'avait encore aucun engagement.

M. D'ALIGRE.

A cet égard comme à tout autre j'eusse été incapable de tromper Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Monsieur, en ce cas, n'est-ce rien qu'un époux proposé par moi?

M. D'ALIGRE.

Sire, je suis confus de l'honneur d'avoir occupé votre pensée.

NAPOLÉON.

Alors pourquoi y répondez-vous si mal? tandis que tant de princes ont mendié la faveur d'obtenir un choix de ma main, je vous ai prévenu par cette faveur! et j'ai rencontré un refus! un refus que peut-être aucun de ces princes souverains n'eût osé me faire subir!

M. D'ALIGRE.

Sire, c'est que sous ce même rapport la différence est grande entre ces souverains et moi!

NAPOLÉON.

M'expliquerez-vous cela, je vous prie?

M. D'ALIGRE.

Sans difficulté, Sire; car en refusant la faveur de Votre Majesté ces souverains pourraient craindre de compromettre la paix de leurs sujets, et en vous refusant, Sire, je n'expose que la mienne.

NAPOLÉON.

Monsieur d'Aligre, ce que vous dites là est bien fort! mais cette réponse est celle d'un honnête homme: Elle honore vous et moi, car jamais elle n'eût été faite à un tyran.

M. D'ALIGRE.

Aussi, n'ai-je pas hésité à vous la faire.

NAPOLÉON.

Cependant elle vous honore et ne vous justifie pas. D'abord, un refus doit avoir un motif et vous n'en avez pas. Non, vous n'en avez pas! Ensuite, vous auriez dû, pour le moins, faire part de ma proposition à votre fille.

M. D'ALIGRE.

C'eût été manquer de bonne foi avec Votre Majesté, puisque, si ma fille eut donné son consentement à son union avec M. de Caulaincourt, elle n'eut jamais obtenu le mien.

NAPOLÉON.

Le vôtre! C'est donc votre refus personnel et direct que je reçois?

M. D'ALIGRE.

Je voudrais pouvoir le taire....

NAPOLÉON.

Le taire! monsieur, serait plus facile que l'excuser. Qu'auriez-vous à objecter contre le choix de Caulaincourt? Il est brave, généreux, bon, spirituel, loyal, (même avec les femmes!) Sa position est suffisamment élevée pour satisfaire votre ambition et elle peut s'élever encore. D'ailleurs, il n'est pas permis de penser un seul instant que j'accorderais un aussi haut degré de faveur (et aujourd'hui une marque aussi spéciale de mon estime), à celui qui ne s'en serait pas rendu digne! C'est mon ami que vous offensez, monsieur, en rejetant ma demande! la demande de Napoléon! j'aurais pu vouloir, et j'ai bien voulu, moi, demander! Avez-vous donc compté pour rien les droits de votre souverain?

M. D'ALIGRE.

Non, Sire; mais je n'ai pas omis ceux d'un père.

NAPOLÉON.

D'un père obstiné, aveuglé par je ne sais quelle lubie; car enfin, monsieur, je vous le répète, vous n'avez aucun motif, pas même un prétexte; non, vous n'en avez pas! donnez-en un valable et je l'accepte. Mais votre muette obstination ressemble à de la démence ou plutôt à de la fanfaronnade. Vous cherchez à faire de l'héroïsme gratuitement, à pouvoir vous targuer de m'avoir résisté, bravé hors de propos. C'est cela; oui, c'est cela. Vous aspirez à devenir un héros de salon puisqu'enfin vous n'avez pas même un motif...

M. D'ALIGRE.

Sur mes lèvres, du moins.

NAPOLÉON.

Oh! vous avez un motif, un motif secret que j'ignore. Eh bien! monsieur, je dois en être instruit. Cela devient important pour moi et je vous commande de me le dire.

M. D'ALIGRE.

Je supplie profondément Votre Majesté de m'en dispenser.

NAPOLÉON.

Cela ne se peut, monsieur. Je croyais connaître toute la vie du duc de Vicence comme je connais la mienne. Mais s'il a eu quelque tort assez grave pour motiver votre refus et que ce tort me soit inconnu il doit m'être révélé. Quel est-il?

M. D'ALIGRE.

Sire, je n'ai rien à vous apprendre.

NAPOLÉON.

Rien à m'apprendre! Ainsi donc ce motif secret n'est qu'une fourberie, et pour vous justifier par son apparence vous n'avez pas reculé devant une calomnie!

M. D'ALIGRE.

Moi, Sire; moi, calomnier? Jamais! jamais! jamais je n'ai forfait à l'honneur.

NAPOLÉON.

C'est y forfaire bassement, que d'accuser sans accorder la preuve.

M. D'ALIGRE.

Je n'accuse point, Sire.

NAPOLÉON.

Vous calomniez!

M. D'ALIGRE.

Encore bien moins, Sire.

NAPOLÉON.

En ce cas, le fait, la preuve.

M. D'ALIGRE.

L'histoire les possède.

NAPOLÉON.

L'histoire? eh où cela? ou cela?

M. D'ALIGRE.

Sire, dispensez-moi...

NAPOLÉON.

Où cela? où cela? calomniateur abject! Où cela?

M. D'ALIGRE.

A Eteinheim! à Vincennes!

NAPOLÉON.

Eteinheim! Vincennes! et c'est devant moi que vous invoquez ces noms! devant moi qui pulvérisé!.... Le dévouement et la soumission de Caulaincourt sont des crimes à vos yeux et vous me le dites! c'est un outrage à votre souverain. Sortez, monsieur, sortez, ne me bravez pas davantage.

M. D'ALIGRE.

Dieu m'est témoin, Sire, que je n'en ai jamais eu l'intention.

NAPOLÉON.

Sortez.

(M. d'Aligre sort.)

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, Un Chambellan.

NAPOLÉON, sonnant avec violence.

Quoi! j'aurai eu la victoire sur vingt nations et je me reconnâitrais vaincu par le faubourg St-Germain? Non, non, je ne suis pas encore désarmé et l'on verra.

(A un Chambellan qui entre.)

Qu'on aille à l'instant, de ma part, chercher le prince archi-chancelier.

LE CHAMBELLAN.

Son Altesse sérénissime vient précisément d'arriver dans le salon d'attente.

NAPOLÉON.

Qu'on l'introduise!

SCÈNE IX.

NAPOLÉON, CAMBACÉRÈS,

CAMBACÉRÈS.

Je viens présenter à Votre Majesté...

NAPOLÉON.

Prince, sans délai, sans délai qu'on assemble
un conseil de famille, un conseil de tutelle....

CAMBACÉRÈS.

Je me rends de suite chez Son Altesse impériale
madame mère, chez Son Altesse impériale mon-
seigneur le grand-duc de Berg, chez Son Al-
tesse....

NAPOLÉON.

Eh non, non! Madame mère, le grand-duc de
Berg, toutes leurs altesses n'ont que faire là-de-
dans.

CAMBACÉRÈS.

Mais, Sire, conformément au sénatus-consulte
votre conseil de famille....

NAPOLÉON.

Pensez-vous donc que ce conseil de tutelle soit pour moi?

CAMBACÉRÈS.

Pour qui donc?

NAPOLÉON.

Pour M. d'Aligre.

CAMBACÉRÈS.

Mais on a trompé Votre Majesté : M. d'Aligre n'est pas mort.

NAPOLÉON.

Au contraire.

CAMBACÉRÈS.

Alors, Sire...

NAPOLÉON.

Asseyez-vous et tâchez de comprendre. Écrivez.

CAMBACÉRÈS.

Je m'assieds.

NAPOLÉON.

Écrivez... un protocole... non, diable! non pas. Un préambule... non, non. Un considérant, motivé. Entendez-vous? motivé.

CAMBACÉRÈS.

Oui, Sire, mais les motifs?

NAPOLÉON.

Je les cherche... écrivez. Vu l'article du code...

(Il s'arrête.)

CAMBACÉRÈS.

Quel article?

NAPOLÉON.

L'article en blanc... Non, voyons. Et parbleu! aidez-moi! du grimoire, c'est là votre élément.

CAMBACÉRÈS.

Mais, Sire, préalablement il faudrait....

NAPOLÉON.

Connaitre l'affaire? ce serait trop long à vous expliquer. Furetons, furetons, alerte; votre tête est une encyclopédie judiciaire. Je veux expliquer un article du code. Allons, allons, titre 9 DE LA PUISSANCE paternelle. Citez.

CAMBACÉRÈS.

Art. 371. L'enfant à tout âge doit honneur et respect à ses père et mère.

NAPOLÉON.

Poursuivez.

CAMBACÉRÈS.

Art. 372. Il reste sous leur autorité jusqu'à sa majorité ou à son émancipation.

NAPOLÉON.

C'est cela, l'émancipation.

CAMBACÉRÈS.

Chap. III. Art. 476. Le mineur est émancipé de plein droit par le mariage.

NAPOLÉON.

Bien ; mais avant le mariage ?

CAMBACÉRÈS.

Art. 477. Le mineur, même non marié, pourra être émancipé par son père, ou au défaut de son père, par sa mère.....

NAPOLÉON.

N'y a-t-il pas, *et par l'empereur* ?

CAMBACÉRÈS.

Il n'en est pas question.

NAPOLÉON.

C'est une lacune. J'étais sûrement absent quand on a rédigé cet article-là. On ne pense à rien quand je n'y suis pas. Allons, allons au conseil de famille ; dépêchez-vous donc.

CAMBACÈRES.

Section 4. Art. 405. Lorsqu'un enfant mineur et émancipé restera sans père ni mère.

NAPOLÉON.

Pas cela, pas cela! au conseil de famille, vous dis-je.

CAMBACÈRES.

Art. 406. Ce conseil sera convoqué sur la réquisition et à la diligence des parents du mineur, de ses créanciers ou *d'autres parties intéressées*.

NAPOLÉON.

Nous y voilà; je suis *la partie intéressée*, je veux un conseil de famille.

CAMBACÈRES.

Toute personne pourra dénoncer au juge le fait qui donnera lieu à la nomination d'un tuteur.

NAPOLÉON.

Bien! très-bien! vous êtes le juge et je dénonce.

CAMBACÈRES.

Vous, Sire?

NAPOLÉON.

Écrivez.... Attendu que....

CAMBACÉRÈS.

Mais, Sire, pour avoir ce droit spécial de convocation, il faudrait que l'enfant n'ait ni père ni mère.

NAPOLÉON.

Toujours ces père et mère! on n'en sortira pas! Cambacérés, vous ne vous déferez jamais de l'esprit de chicane; vous sentez toujours le procureur!

CAMBACÉRÈS.

Sire, je ne l'ai jamais été. J'étais....

NAPOLÉON.

Il faut m'annuler ce père, entendez-vous? cherchez... cherchez donc! Eh parbleu! l'interdiction! Le père est tuteur de droit, nous le savons... mais si le tuteur est interdit, alors... allons vous dis-je, l'interdiction! je la veux. Procédons.

CAMBACÉRÈS.

Chap. II. Art. 489. Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fu-

reur, doit être interdit, même quand cet état présente des intervalles lucides.

NAPOLÉON.

Nous arrivons. Après...

CAMBACÉRÈS.

Art. 491. Dans le cas de fureur, si l'interdiction n'est provoquée ni par l'époux, ni par les parents, elle doit l'être par le procureur impérial..

NAPOLÉON.

Le procureur impérial, ce sera vous.

CAMBACÉRÈS.

Moi, Sire, moi, prince archi-chancelier...

NAPOLÉON.

Poursuivez.

CAMBACÉRÈS.

Lesquels cas d'imbécillité, de démence ou de fureur seront articulés par écrit. Ceux qui poursuivront l'interdiction présenteront les témoins et les pièces.

NAPOLÉON:

Que de points sur les *i*! ceux qui ont préparé

le code avaient, la plupart, sucé le lait de la chicane, en bons nourrissons ils ont craint d'étouffer leur nourrice. N'importe! prenez la plume et écrivez; c'est vous que je charge de l'affaire. Alons donc, écrivez!

Vu l'article du code.... en blanc: *l'empereur nomme un conseil de famille adjoint au procureur impérial, pour être autorisé à disposer de la main de mademoiselle d'Aligre, attendu que le sieur d'Aligre son père, sur des raisons qui attaquent le Gouvernement s'est refusé à la marier à un parti de tous points sortable.*

CAMBACÉRÈS.

Votre Majesté a oublié de citer l'article et de spécifier le délit.

NAPOLÉON.

L'article?... Je vous charge de me le trouver.

CAMBACÉRÈS.

Mais s'il n'y en a point?

NAPOLÉON.

S'il n'y en a point... s'il n'y en a point, prenez l'article *démence*.

CAMBACÉRÈS.

Alors, Sire, il ne reste plus qu'à préciser le fait.

NAPOLÉON.

A quoi bon, puisque je le cautionne?

CAMBACÉRÈS.

Sire, le code....

NAPOLÉON.

Le code... le code... toujours le code! Que le diable emporte le code et ceux qui l'ont fait!

CAMBACÉRÈS.

L'Europe l'attribue à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Bah! bah! on n'y a rien prévu.

CAMBACÉRÈS.

Mais ce cas-ci est extra-légal.

NAPOLÉON.

Eh bien! qu'on me l'arrange en loi!

(Il sort brusquement.)

SCÈNE X.

CAMBACÈRES SEUL.

« Qu'on me l'arrange en loi! » Autant vaudrait-il qu'il eût dit: « qu'on me le mette en opéra! » Si l'on ne savait pas le sujet de sa colère, dont on s'entretenait dans la pièce à côté, en vérité, on croirait que Sa Majesté... (Regardant autour de lui.) Personne n'écoute-t-il?... Vouloir faire de moi, prince, un procureur impérial! moi, archi-chancelier! Que dirait l'univers? Que dirait la postérité? J'ai cru un instant que toute la fierté de mon sang allait se révolter. Heureusement que j'ai eu peur et je me suis contenu. Mais que vois-je? c'est Caulaincourt lui-même.

SCÈNE XI.

CAMBACÉRÈS, LE DUC DE VICENCE.

CAMBACÉRÈS.

Où allez-vous, monsieur le duc? L'empereur vient de sortir; ne le suivez pas, il est d'une humeur exécrationnelle.

LE DUC DE VICENCE.

C'est donc pourquoi votre Altesse paraît tout émue.

CAMBACÉRÈS.

Je viens d'essayer la bourrasque et vous en êtes la cause.

LE DUC.

Moi je suis absent depuis quinze jours.

CAMBACÉRÈS.

C'est égal, l'empereur est devenu furieux à votre sujet.

LE DUC.

A mon sujet? et comment cela? je n'étais pas de service. J'étais en permission. M'a-t-il demandé?

CAMBACÉRÈS.

Non; mais c'est à propos de votre mariage.

LE DUC.

Quel mariage?

CAMBACÉRÈS.

Tout le monde sait qu'il vous marie.

LE DUC.

Moi? mais je ne me marie point; je ne veux point me marier; je n'en ai point envie; j'en suis à cent lieues.

CAMBACÉRÈS.

Comment, vous n'êtes pas dans la confidence? mais toute la cour y est.

LE DUC.

En voilà le premier mot. L'empereur compterait-il traiter ses généraux comme on traitait jadis une pensionnaire de couvent?

CAMBACÉRÈS.

Ingrat! Il va avoir un procès à cause de vous et vous obtenir par expropriation forcée, mademoiselle d'Aligre.

LE DUC.

Mademoiselle d'Aligre!... Mais je n'en veux pas.

CAMBACÉRÈS.

C'est alors bien la peine d'intenter un procès à M. d'Aligre pour vous avoir refusé!

LE DUC.

J'ai été refusé?

CAMBACÉRÈS.

C'est ce qui a mis l'empereur en colère.

LE DUC.

Et moi, plus que lui. Est-il flatteur d'être ainsi mis en avant et refusé pour ce qu'on ne veut pas demander?

CAMBACÉRÈS.

Dites-le donc à l'empereur pour l'appaiser, car il est hors des gonds à cause du refus et surtout à cause du motif.

LE DUC.

Quel motif?

CAMBACÉRÈS.

Je n'étais point présent à la discussion.

LE DUC.

N'importe! vous savez qu'il y a un motif. On a donné un motif, vous le connaissez; je dois le savoir.

CAMBACÉRÈS.

C'est inutile.

LE DUC.

Au contraire, je le réclame, il m'est essentiel. Votre délicatesse ne peut me le taire.

CAMBACÉRÈS.

Mais s'il vous blesse?

LE DUC.

Raison de plus.

CAMBACÉRÈS.

Eh quoi! ne le devinez-vous pas à la fureur de l'empereur?

LE DUC.

J'en suis à mille lieues.

CAMBACÉRÈS.

Il n'y a pourtant pas mille lieues d'ici à Vincennes et à Eteinheim!

LE DUC.

Ah! toujours, toujours cette fatale histoire!

(Il sort.)

CAMBACÉRÈS, seul.

Encore ces deux noms qui font leur effet! peut-être ai-je eu tort de les prononcer; car enfin, je ne suis pas sans avoir appris le proverbe : *Il ne faut point parler corde devant un pendu.*